



HAL
open science

Considérations sur quelques récits britanniques de voyage / séjour à Maurice

Anil Dev Chinniah

► **To cite this version:**

Anil Dev Chinniah. Considérations sur quelques récits britanniques de voyage / séjour à Maurice. *Revue historique de l'océan Indien*, 2011, France/Grande-Bretagne dans l'océan Indien (XVIIe-XXIe siècles). De la rivalité à l'alliance, 07, pp.280-291. hal-03419190

HAL Id: hal-03419190

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03419190v1>

Submitted on 8 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Considérations sur quelques récits britanniques de voyage / séjour à Maurice

Anil Dev Chinniah
Île Maurice

Dans la masse d'écrits laissés par les Britanniques après 160 ans de colonisation de l'île, on chercherait en vain des ouvrages marquant un goût pour les belles-lettres ou même un peu de persévérance dans un genre particulier, roman, récit, nouvelles, poésies, théâtre. Contrairement à la France en la personne d'un Bernardin de Saint Pierre, l'Angleterre n'a pu hélas se glorifier de l'éclosion d'un génie anglais inspiré par le cadre idyllique de Maurice.

Décrire/classer ces ouvrages

Comment caractériser la production des écrits britanniques à Maurice ? Si l'on peut encore utiliser le terme de « littérature » (après tout, pourquoi pas dès lors qu'on précise les limites de son emploi, ainsi que nous le faisons ?), on peut décrire cette littérature très spécifique comme une littérature de circonstance dictée par l'état du développement du pays, les forces en présence (les Anglais implantés constituant une minorité au séjour souvent provisoire) et une situation politico-culturelle ambivalente, plutôt floue et favorisant le français malgré la primauté de l'anglais. Aussi, en colonie qui se respecte, a-t-on affaire ici, en premier lieu, à de nombreux Rapports administratifs en anglais, de grande valeur historique, économique ou militaire : tel, justement, le fameux compte-rendu de la conquête de 1810, les rapports sur le chemin de fer, l'un plaidant son installation alentour 1850, l'autre sa démolition un siècle après, le rapport Meade sur la structure économique-sociale, le rapport Titmuss sur les politiques sociales et la démographie (tous deux de 1961), le Rapport Colin Leys sur la nécessité d'une Université (1965), pour ne citer que quelques ouvrages-clés, phares et jalons de différentes époques. Et cela devrait suffire pour donner une idée que les Britanniques n'étaient pas en position confortable de doux rêveurs et d'artistes à l'île Maurice, mais se devaient, le plus souvent dans l'inconfort et les contraintes économiques nationales et internationales majeures, de lancer le pays sur la voie du développement malgré les lendemains assurément incertains et dérisoirement enchanteurs.

Après cette catégorie prépondérante d'auteurs de Rapports divers, on peut constituer une deuxième catégorie d'auteurs de récits de voyage / de séjour à Maurice : James Prior-1820 (Officier de la Marine Royale), Blenkinsop-1852 (militaire d'occasion), John Eward-1881 (soldat de sa Majesté), Charles Boyle-1867 (premier Directeur des Chemins de Fer), Patrick Beaton-1859 (Révérend Père de l'Eglise Anglicane) et *last but not least* Madame Bartram-1830 (épouse d'un fonctionnaire).

Une troisième catégorie concerne des auteurs volontiers techniciens et experts d'une spécialité, œuvrant dans la haute administration de l'époque (Charles Pridham, W.H. Ingrams, P.J. Barnwell et D. Hollingworth) ou en tant que gouverneur (Charles Bruce), ou Membre du Conseil de Gouvernement (Charles Telfair, Henry Jourdain) ou Recteur du prestigieux Collège Royal (Charles Bruce) ou éminents visiteurs de passage et en mission sur le terrain (John Jeremie, Allistair Macmillan et Burton Benedict). Dans les livres qu'ils consacrent à Maurice, ces auteurs de divers horizons s'intéressent à l'histoire, l'évolution économique et politique ainsi qu'à l'analyse sociologique de la société pluraliste en essor.

Dans une quatrième catégorie fourre-tout, on pourrait inclure le reste des auteurs : Walter Besant, prof. de Maths au Collège Royal, puis romancier en Angleterre, John de Lingen au talent exceptionnel (professeur d'anglais, poète, traducteur, indianiste), et, *last but not least*, Joseph Conrad, auteur maritime d'origine polonaise mais naturalisé anglais en 1890.

Les récits de voyage et de séjour

Ce tableau des auteurs britanniques divers brossés à grands traits, force est donc de constater que les belles-lettres en sont immanquablement les parents pauvres. Cela nous conduira, dans le travail présent, à nous pencher principalement sur la deuxième catégorie d'ouvrages, axés sur les récits de voyage et de séjour à Maurice. Est-ce à dire que les Britanniques, dans leur ensemble, ne surent rien faire d'autre que de se consacrer à leurs obligations professionnelles avec un zèle de missionnaire, le temps de leur affectation mauricienne ? Or, les écrits que nous ont transmis ceux qui en avaient le loisir (notamment Bartram, Beaton, Boyle, Ewart, Prior et Blenkinsop) peignent, de façon remarquable, ces auteurs comme des visiteurs enthousiastes à connaître les gens du pays et leurs mœurs si diverses et impatientes de faire des promenades pour découvrir les charmes du pays et la beauté des sites. Même un technocrate comme Henry Jourdain, Membre du Conseil Exécutif de Maurice et qui n'est que l'auteur d'un papier de conférence présenté devant le *Royal Colonial Society* à Londres, retrouve des accents très affectifs et termine sa présentation sur une note révélatrice : « ...Une colonie où j'ai passé les meilleurs jours de ma vie et que je chérirai non seulement en raison de souvenirs attachants, mais aussi en vertu de la sympathie vraie et durable que je ne peux manquer d'éprouver à l'égard des Créoles de Maurice ». Il est difficile d'imaginer que la majorité des Anglais qui séjournèrent dans l'île ne lui aient pas emboîté le pas.

Quant aux auteurs de notre corpus, leurs récits abondent de ces interactions souvent cocasses avec les habitants, et notamment avec la gent féminine. On voit bien que ces Messieurs sont sous le charme des dames, ce qui ne les empêche pas de se montrer cependant critiques et moqueurs des travers et mauvais goûts qu'ils imputent à celles-ci. A ce propos, Boyle se

permet la remarque suivante : « Si vous rendez visite à une dame créole chez elle, vous pouvez être sûr neuf fois sur dix d'avoir amplement le temps, si vous le désirez, pendant la longue attente, de faire un inventaire complet de son salon. Quand, à la fin, Madame s'amène, elle donne l'impression qu'elle vient de surgir d'un carton duquel toute sa parure a été fébrilement extraite dès le moment que vous avez posé le pied dans sa maison ». Gageons que par ce trait acerbe Boyle prend aussi sa revanche sur son supplice d'attente pour ce qui n'était sans doute qu'un rendez-vous mondain de bon voisinage.

Motivations d'écriture

Avant d'aborder quelques aspects de leur thématique, qui peut inclure *grosso modo* la flore, la faune, les courses de chevaux, l'esclavage, l'éducation, les mœurs, les cérémonies religieuses, la sorcellerie, la population disparate et les parties de chasse, il est intéressant de noter dans quelles conditions la nécessité d'écrire un livre s'est affirmée chez des personnes que rien n'y prédisposait. La plupart des auteurs, sinon tous, ont commencé par être des épistoliers rendant compte de leur voyage / séjour à des proches, illustrant cette littérature de circonstance, toutes catégories confondues. Se trouvant dans cette île lointaine méconnue, ces auteurs ont éprouvé intensément le besoin affectif de rester en contact avec leurs proches pour des aperçus et des impressions de voyage de cette île où ils avaient la chance de se trouver.

A ce propos, James Prior, ancien de la Marine Royale, dans l'Avertissement à son ouvrage « Voyages dans les Mers du Sud » (1820) se montre extrêmement modeste et sceptique de ses prétentions d'auteur, et, évitant le « je » habituel de l'auteur, préfère se mettre en scène par un « il » de modestie fort révélateur. (NB : *Toutes les parties traduites seront par nos soins dans le reste de notre article*). « Il avait eu l'habitude pendant assez longtemps d'amuser des amis par des tableaux de différents endroits qu'il avait visités durant sa période de service actif à la Marine Royale. Réconforté que ses lettres aient apporté une information utile et une franche distraction, il lui fut demandé d'étendre sa perspective, de donner une plus grande envergure à l'observation et à l'investigation et d'élaborer sur les diverses circonstances qu'il n'avait fait qu'esquisser sommairement auparavant ».

Madame Bartram, épouse qui va rejoindre son mari fonctionnaire déjà en poste et qui sera l'auteure de « Souvenirs de sept ans de séjour à Maurice » (1830), est tout aussi paralysée par le doute de se présenter comme auteure, craignant d'être taxée de « vaine et de prétentieuse ». Cependant, si elle persiste et persévère dans le projet d'un livre, c'est pour accomplir une tâche sacrée et léguer un mémorial mauricien à ses deux filles orphelines de père, qui passèrent donc leur petite enfance à Maurice et voudraient sûrement en retrouver la trace émouvante ultérieurement.

En revanche, Charles John Boyle, auteur de « Loin là-bas » (1867) ne s'encombre pas d'une préface, il n'en a cure ni scrupule. En effet, issu de milieu aristocratique (il comptera dans sa famille un Gouverneur – Sir

Cavendish Boyle – et un Chef-Juge – Sir Charlton Lane – qui seront en poste à Maurice), et lui-même diplomate de carrière avant d'être nommé premier Directeur des Chemins de fer à Maurice, est un homme de grande culture rompu aux finesses du langage, ainsi qu'en témoigne sa prose dense et spirituelle aux allusions littéraires et savantes. Cependant, il est clair que son récit a pour trame des lettres expédiées qu'il termine parfois brusquement avec des excuses pour les poster illico sur un navire en partance incessante. Encore que, homme de méthode, ses observations sont trop fines pour ne pas laisser soupçonner la tenue d'un carnet de souvenirs et d'observations au jour le jour.

Quant au Rév. Patrick Beaton, M. A., auteur de « Créoles et Coolies, ou cinq ans de séjour à Maurice », il est de la même trempe intellectuelle que Boyle et s'avère un fin observateur d'une île Maurice en pleine transition. Dans sa préface, il se propose de peindre un tableau vivant et fidèle des impressions laissées sur lui par la population métissée et disparate, de décrire les effets de l'esclavage et de son abolition et d'examiner la relation entre la prospérité présente et l'introduction des Coolies. Avec la publication de son livre, il souhaite donc la conscientisation et la sympathie des autorités chrétiennes anglaises en vue de convertir cette population indienne en détresse, ceci comme tremplin pour l'évangélisation massive ultérieure en Inde.

Pour sa part, le lieutenant-général John Alexander Ewart, C.B., Aide-de-Camp de la Reine de 1859 à 1872, est l'auteur de « L'histoire d'une vie de soldat ou Paix, guerre et rébellion » en 2 volumes, dont les chapitres V et X couvrent deux périodes de sa vie de régiment à Maurice, notamment de 1840-1843 et 1846-1848, récit tour à tour tragique, romantique et haut en couleurs, narration fidèle qui jette un singulier éclairage sur l'île Maurice de cette époque-là. Sa préface, brève, d'une douzaine de lignes, est touchante à plus d'un titre. Voilà un homme trop lucide et critique, qui ne cherche pas la célébrité et qui soutient même que son récit est dénué d'intérêt. Aussi, si quelqu'un arrive à s'y intéresser, fait-il appel à sa bienveillance et son indulgence. De son aveu, il a recouru à l'écriture pour oublier un grand chagrin (sans doute le décès de son épouse), mais aussi pour distraire ses enfants et décrire de façon simple et véridique les vicissitudes de sa vie de soldat. A ce propos, sa narration mauricienne est émouvante, vivifiante et respire l'enthousiasme d'un jeune soldat athlétique, intrépide et à l'affût de belles filles et de regards complices. (Dans le mess des Casernes, un soir, il relèvera un défi pour courir seul la distance de 50 km de Port Louis-Curepipe-Port Louis sur le coup de minuit en sept heures, sautant même dans une cour aux Plaines Wilhems pour cueillir une fleur sous la fenêtre d'une Dulcinée !).

Pour terminer, quant à Blenkinsop, dans sa préface d'une douzaine de lignes à son livre « Voyage jusqu'à Maurice et retour », il commence par

visiblement... dénigrer son livre en le présentant comme un livre de commérages, ceci pour bien décourager ceux qui voudraient y chercher une information sérieuse. « Il s'agit d'un vieux journal, révisé quoique très peu modifié, que l'auteur publie aujourd'hui pour procurer de la distraction, du moins il l'espère, aux lecteurs qui cherchent de la distraction plutôt que de l'instruction ». On relèvera le ton trop modeste de cet auteur qui a le talent de raconter des anecdotes fort comiques, ainsi que le fait qu'il publie son journal de voyage en 1852, c'est-à-dire 30 ans après (d'après nos propres recherches).

En nous basant alors sur ces circonstances modestes et quasi-expérimentales de l'émergence d'écriture chez les auteurs de notre corpus, de surcroît à une époque où le livre est surtout l'affaire d'une élite, quelles conclusions provisoires pourrait-on, en passant, tirer de leur démarche si tâtonnante pour la plupart au départ, mais gagnant progressivement en assurance et confiance ? Ces auteurs semblent prouver, s'il en est besoin, qu'on ne naît pas écrivain, sur un plan si modeste soit-il, mais qu'on pourrait le devenir, cela avec sans doute une pincée d'audace mais assurément avec beaucoup de travail ou plutôt de la régularité dans le travail. Chez nos infortunés auteurs de fortune (c'est le cas de le dire !) l'exigence d'écrire une lettre à intervalle régulier à des proches pendant quelques années sera un facteur catalyseur ayant une double dimension déterminante : dimension affective (des proches sont dans une brûlante expectative) et dimension auto-valorisante (je voyage en des mondes nouveaux et j'ai chaque jour plein de choses nouvelles à découvrir moi-même et à raconter en cette *terra incognita* privilégiée entraînant devoir de partage de cette information privilégiée). Aussi, la matière épistolaire renouvelée constituera-t-elle, en l'occurrence, une pratique persévérante de l'écriture, l'équivalent d'exercices de style, toutes proportions gardées, et ses destinataires seront-ils un public d'élection et de prédilection, ce *select few* constitués de parents et d'amis en Angleterre, récipiendaires de lettres australes.

Petite Thématique extraite du corpus

Les bals

A partir du corpus, il nous a paru intéressant d'explorer en quelque sorte le surgissement de l'éros dans ces écrits et notamment aux yeux des nouveaux maîtres de la Colonie. Comme il fallait s'y attendre, les éléments font défaut, tout se ramenant à l'engouement pour les bals, qui deviennent exutoire du désir, traduisent le goût du romanesque et du raffinement social et permettent la rencontre des sexes dans un contexte des plus respectables.

Tous nos auteurs se montrent se montrent élogieux, voire dithyrambiques, vis-à-vis des bals à l'île Maurice, qui, disent-ils, n'ont rien à envier à ceux de Paris, notamment les bals spectaculaires donnés par le Gouverneur à l'Hôtel du Gouvernement, avec des invitations soigneusement triées sur le volet. Par ailleurs, le Port Louis d'époque manque si cruellement d'aménités sociales qu'on a vite fait de connaître, par recoupement des

textes, les endroits où se déroulent les bals principaux et leurs organisateurs, ce qui donne une idée de la vie sociale. Ainsi, les Associations respectables tiennent leurs bals à la Loge Maçonnique « La Triple Espérance » ; les Jeunes Gens tiennent les leurs à l'Hôtel Masse ou à l'Hôtel de l'Europe, tandis que les soldats britanniques utilisent à cette fin une salle convenable des Casernes Centrales, ce qui fait frémir les bons pères de famille pleins d'inquiétude. Ceux-ci s'empressent généralement d'interdire à leurs jeunes filles d'y participer, mais ces dernières bravent allègrement l'interdit dans cette île sans distraction, où les Anglais sont aussi devenus un bon parti pour le mariage. Pareilles opportunités ne se présentent pas tous les jours. A ce propos, une jeune fille de quinze ans (c'est l'âge réglementaire pour aller à un bal), en conversation avec Madame Bartram au bal des militaires, lui avouera que ce fut son premier bal et qu'elle a trouvé cela fort charmant. Et Madame Bartram de commenter linguistiquement que « charmant » est un mot passe-partout pouvant être appliqué à tout objet animé ou pas ; une vue, une robe, une balle, un enfant, un roman, un partenaire d'une danse peuvent indistinctement être désignés par le qualificatif « charmant ».

En fait, grâce à James Prior, Officier du *Royal Navy* participant lui-même aux manœuvres navales de 1810, et qui est un de nos auteurs, nous avons l'insigne privilège d'assister au premier bal anglais de la Colonie, bal avec dîner, donné le 4 janvier 1811, ni plus ni moins par le Gouverneur Farquhar, un mois après la Capitulation. Introduction de réconciliation et fonction divertissante permettant aux deux parties en cause de mieux se connaître directement à travers le face-à-face plutôt que par l'intermédiaire d'un rapport biaisé. Et Prior d'ajouter que « c'était, de surcroît, attaquer les Français de leur propre façon, car sans un bal, sans un spectacle, mon Dieu, que les Anglais paraîtraient bien moches et stupides ». Son appréciation personnelle du bal est intéressante dans la mesure où elle éclaire les idées et les attentes concernant les bals en général : « Je ne raterais pas une occasion aussi inespérée pour examiner le groupe au complet, et notamment les femmes dans leur ensemble ». S'il porte un regard réjoui, euphorique et amusé sur ces Françaises, qui étaient plus d'une centaine, comparées à la demi-douzaine d'Anglaises, il se garde prudemment de faire des comparaisons avec les Anglaises. Tel n'est pas le cas de Blenkinsop, qui écrit quinze ans après Prior et attribue la froideur des Français envers les Anglais de l'île au comportement de ces derniers et surtout de leurs femmes trop sourcilleuses dans les Colonies de ridicules règles de préséance entre épouses de tel ou tel grade d'officier. En revanche, Blenkinsop est lui-même subjugué par le charme des Françaises : « Dans leur allure, les Françaises sont parfaites. Leur ensemble vestimentaire est d'un blanc irréprochable et elles vont au bazaar le matin ou en promenade au soleil couchant, la tête non-couverte ». Pour lui, c'est le comble de la séduction. En fait, Blenkinsop trouve de la perfection dans leur simplicité même, en comparaison aux

épouses anglaises présentes, qu'il qualifie de « paysannes vulgaires dans leur satin et joaillerie trop étincelants ».

Les Excursions

Les Anglais s'adonnent beaucoup aux excursions, ainsi que leurs épouses. Souvent Françaises et Anglaises vont en groupe et organisent un déjeuner champêtre en emportant boissons et provisions. Lady Bartram, écrivant vers 1825, raconte une scène qui donne le démenti à la simplicité tant vantée par Blenkinsop et met en relief au contraire une coquetterie fort surprenante chez les Françaises. Après avoir accompli une partie du trajet en palanquins, le groupe rejoint l'endroit convenu pour le déjeuner rural et ne voilà-t-il pas qu'on note une agitation parmi les Françaises, avec deux Nègres qui ouvrent des boîtes contenant un attirail de toilette, comprenant peignes, parfums, huiles pour cheveux ainsi que des colliers et bracelets ! Le comble, les Françaises se retirent dans un bosquet pour aussi changer de robes et reparaitre *en grande parure* (en français dans le texte anglais) à la surprise des Anglaises restées dans leur robe matinale de grande simplicité.

Le ski domestique en zone tropicale

Ayant eu l'occasion de visiter l'intérieur de pas mal de maisons mauriciennes de l'époque, Lady Bartram les passe en jugement : les salons sont affreux, étant meublés de façon démonstrative et contenant trop de miroirs ; quant à la pauvre salle à manger, notre Lady décrète que c'est la pire des chambres, sans nous gratifier de la moindre raison. Cependant, ô miracle, elle est admirative devant l'état du parquet d'un bois noir qui brille de la plus grande splendeur car elle sait trop bien que celui-ci est frotté avec de la cire et une brosse, notre fameuse brosse-coco utilisée ensuite de façon adroite et remarquable pour le faire briller, ceci évidemment bien avant l'ère de l'aspirateur. C'est le ski domestique, que les insulaires connaissent de façon innée et immémoriale (qui a accessoirement permis à nos gosses et domestiques de développer leurs muscles et de remporter les sous du week-end de bien glorieuse façon en joignant l'utile à l'agréable), mais que Madame Bartram peine à expliquer avec force détails sur un mode d'emploi décidément trop complexe pour elle. « Ils fixent un pied sur la brosse, qui est large et plate, et sautant alternativement sur l'autre pied, avec un penchement du corps chaque fois, ils passent la brosse de long en large rapidement sur le sol d'un mouvement qui n'est pas sans rappeler le ski ». Et Madame Bartram de faire le récit de cet officier naval, qui passe sa première nuit à terre à Port Louis et qui se réveille en sursaut tôt dans sa chambre le matin en voyant deux ou trois nègres en train de skier de bien étrange façon, ce dont il n'avait pas été averti. Il a beau leur intimer l'ordre d'arrêter et déguerpir, qu'il veut se reposer ! Mais non, peine perdue ! Hilares, ces derniers refusent d'entendre raison tant que l'opération de cirage-polissage-ski n'est pas terminée.

Divorce à la française

Nos auteurs évoquent avec insistance la question du divorce à Maurice, qui est très facile, contrairement aux lois matrimoniales anglaises. En effet, en raison d'une loi très libérale sous le code Napoléon en vigueur, on peut invoquer l'incompatibilité d'humeur.

Il suffit au couple d'aller faire une déclaration devant le Magistrat et si, au bout d'une année, le couple confirme cette incompatibilité devant le Magistrat, le mariage est automatiquement dissout. Cela conduit les auteurs à souligner tout le bien qui résulte de cette disposition légale humaniste et réaliste dans son principe et tranchant tellement avec les attermolements et les rigidités du système britannique. Mais cela ne les empêche pas d'être aussi attentifs aux abus et dérapages qui peuvent découler d'un arrangement légal aussi souple. Ils se plaisent donc à recenser / décrire les situations imprévisibles et souvent cocasses qui peuvent en résulter, ce qui jette aussi un éclairage sur la structure sociale et la qualité des rapports interpersonnels à l'époque. En effet, dans ce microcosme où les groupes sociaux sont encore plus compartimentés qu'ailleurs, les couples séparés se retrouvent face à face inopinément dans les mêmes cercles mondains lors des fêtes. Et alors, par un petit coup du destin, ils arrivent à se trouver, ô miracle ! de nouveaux charmes, voire des qualités auparavant insoupçonnées. Parfois même, par un plus grand coup de filet du destin, ils arrivent même, ô suprême ironie matrimoniale ! à se découvrir tant de nouvelles qualités et d'attirance mutuelle qu'ils finissent par se remarier, comme dans certains contes d'hiver. Toutefois, là-dessus, Madame Bartram, en experte autoproclamée décidément ès toutes affaires domestiques et pas seulement ès décor intérieur, comme on pourrait à tort le croire sur la base de la partie de ski domestique mentionnée plus haut, se permet d'adresser une mise en garde docte et sévère à l'intention de ceux et celles qui envisagent pareil retour au bercail et à la case-départ. Et pour asseoir son autorité et nous fermer le bec à jamais, Dr Bartram nous assène, tenez-vous bien, de la Rochefoucauld convoqué à sa rescousse par une citation appropriée et en français, s'il vous plaît, dans le texte anglais, à savoir : « Les amitiés renoncées demandent plus de soins que celles qui n'ont jamais été rompues » !

Si ce n'est pas un coup de pavé sur notre tête, qu'est-ce que c'est alors que cette référence francophile, savante et sibylline, à un auteur classique comme La Rochefoucauld, philosophe moraliste en plus, et non point un vulgaire romancier ? Certes, les autres auteurs du corpus font assurément en terre mauricienne des allusions touristico-littéraires convenues à un incontournable pontife, en l'occurrence Bernardin de Saint Pierre, qui fournit l'étalon de mesure de rigueur pour pleinement apprécier, semble-t-il, les descriptions de paysage. A partir de là, on peut certes allègrement conclure d'un précoce rayonnement de « Paul et Virginie » dans la blonde Albion, encore qu'il soit parfaitement possible qu'une grappe d'honnêtes gribouilleurs de circonstance se soient avisés de feuilleter le Livre de l'inimitable Maître la veille du départ fatidique, avant la fiévreuse bataille du

verbe déjà sur le bateau en partance demain vers la colonie de légende. N'empêche qu'après mûre réflexion et moult cogitation, l'obscur citation ramenée en renfort par Dame Bartram aurait visiblement intérêt à être décodée comme suit : « Un divorce pur et simple vaut mieux qu'un remariage-colmatage avec l'ancienne moitié dès lors... fictive ». On ne peut alors manquer d'être surpris par l'ambivalence caractéristique dans l'île devant le divorce si libéralement accordé et qui semble entraîner paradoxalement jubilation et... appréhension ! Situation parfaitement illustrée par un récit époustouflant de Blenkinsop dans la sous-partie suivante.

Chronique d'un divorce annoncé

Donc, à propos du divorce à la française en invoquant l'incompatibilité d'humeur, Blenkinsop nous fait un récit d'un comique irrésistible, tableau de mœurs qui a, gageons-le, évidemment sa part de vérité.

Toujours est-il que, depuis une année, M. et Mme Hippolite Philippon ont signifié au juge leur incompatibilité, et le jour fatidique de confirmation ou d'infirmité est arrivé, créant un émoi et un malaise plus que de coutume dans ce couple, que tout a fini par séparer et qui n'est ensemble que par convenances. L'air est tendu et rempli d'angoisse, le couple concerné se bornant à des civilités froides et distantes. Mais qui sont donc les personnages en présence ?

M. Philippon est un riche planteur bourgeois, simple et sympathique, alors que sa femme est entichée d'un vestige de rang aristocratique (tableau vraisemblable sous cet angle). Mais ce qui a fait basculer leur mariage, c'est qu'au fil des années, M. Philippon, avec sa bonhomie coutumière, a fini par engrosser toutes ses servantes. L'une après l'autre, toutes y sont passées (Vénus, Junon, Annette, Nannette, Jeannette, Lisette et Fanchon), avec évidemment la naissance occasionnelle d'un garçon marron faisant irruption dans le ménage de M. Philippon. C'est en quelque sorte Vénus qui a donné le coup d'envoi, Blenkinsop nous gratifiant ici d'une délicieuse phrase créole, vraisemblable, encore qu'archaïque dans sa structure : « Vénus fini (a)couchée ce matin, Madame ; p'tit garçon si brun ». On a le loisir de relever ici les complicités établies par une servante fictive avec la dame du Château à travers ce ton de commisération et l'insistance sur la blancheur... approchée ! Donc, grâce à l'implicite du créole, appel indirect à l'indulgence et à l'adoption tant bien que mal ! Or, un, ça suffit, beaucoup, ça épuise la patience, selon l'adage bien connu. Comme le dit savoureusement Blenkinsop à travers un langage fort imagé : « Un patron peut neiger « marron » quand il ne peut plus neiger blanc, mais il doit impérativement savoir garder les limites de la bienséance ».

Donc, une comédie de mœurs haute en couleurs, basée sur le non-dit caractéristique, va se dérouler sous nos yeux grâce au talent inimitable de Blenkinsop, ceci avec des implications fort théâtralisées pour le couple, les enfants marron et les servantes des dépendances, ainsi que pour ce juge fort perturbé s'attendant à prononcer un divorce qui va heurter la respectabilité de

façade des classes dirigeantes. Le récit est magnifiquement raconté, le moment crucial étant évidemment quand Mme Philippon, n'arrivant pas à attacher son gant, demande aussitôt l'intervention de son mari. Celui-ci se penche sur le gant au bout duquel il voit le dessin d'un cœur avec leurs propres initiales. Et, bon Dieu, il reconnaît tout de suite le gant qu'elle a porté le jour de leur mariage vingt ans de cela. Dans ce registre du mélodrame et du non-dit, M. Philippon laisse tomber une larme et tout change dramatiquement tout de suite.

Dehors, sous le rebord de la fenêtre, une tête de garçon marron qui apparaissait et disparaissait par saccade, bref qui épiait les deux protagonistes du salon, arrête subitement son jeu pour courir annoncer à la marmaille et au sérail des dépendances la bonne nouvelle à travers ce créole elliptique à deux temps que Blenkinsop manie merveilleusement : « Madame ne va pas, Madame fini rester ». Donc, ouf de soulagement pour les enfants et les mamans car la propriété ne sera pas vendue, ouf de soulagement aussi pour le juge. Là-bas, M. et Mme Philippon, dans l'allégresse et à l'unisson, ont sauté dans la carriole pour aller voir le juge tendu et troublé qui va tomber dans les pommes : le couple Philippon avait pris rendez-vous seulement pour l'inviter personnellement à dîner !

Le transport par palanquin

Le palanquin, mode de transport sur lequel on a des idées plutôt floues de nos jours, était un moyen de transport encore en vogue dans les trois ou quatre premières décennies de la colonisation britannique. Cependant, au fur et à mesure de la construction et de la macadamisation des routes, tâche prioritaire et assez colossale à laquelle se sont livrés les Anglais dans le but de créer un réseau routier conséquent dans l'île, le palanquin tomba graduellement en désuétude au profit d'autres modes alternatifs de transport, tel la carriole. Quelques uns des auteurs de notre corpus se sont particulièrement intéressés au palanquin.

Madame Bartram, racontant un déplacement en palanquin, nous en explique le mode d'emploi : la personne transportée est allongée sur un matelas, avec un coussin sous la tête, cela à l'intérieur d'une grande boîte rectangulaire aérée ayant des rideaux et des persiennes. Selon la distance à parcourir, les porteurs peuvent être au nombre de 4, 6, 8, 10 ou 12, se relayant à tour de rôle, et ils vont au pas du trot de cheval. Ces porteurs ont dans une main un long bâton qu'ils utilisent pour créer une cadence, le palanquin reposant sur l'autre épaule. Un aspect intéressant à relever, c'est que ces porteurs trompent leur fatigue et s'encouragent pour exécuter leur tâche éreintante en chantant une chanson discordante, une sorte de récitatif qu'ils chantonnet à longueur du voyage.

Le Révérend Beaton évoquera lui aussi cette mélodie triste et troublante qui rythme le transport en palanquin et lui confère un aspect poignant au-delà de son aspect utilitaire. Pour sa part, avec son objectif

déclaré de distraire, Blenkinsop tourne en dérision ceux qui se pavanent en palanquin. Justement, c'est le cas du Dr Macmorough, Chirurgien en Chef, attaché aux Officiers de Police des Casernes Centrales, qui raffole de se faire voir dans sa Rolls-Royce de palanquin porté par des Noirs tout aussi spectaculaires. Un violoniste du coin au talent quelconque, connu cependant pour sa prouesse à faire littéralement danser tous les porteurs empruntant la rue du voisinage au son de sa musique, fait ainsi également marcher les porteurs du Dr Macmorough au son d'un air fort entraînant. Cela jusqu'à ce que ne pouvant plus se retenir, ces derniers doivent poser le palanquin par terre pour éclater de rire, alors que le petit gros Macmorough se débat comme un beau diable pour sortir de sa boîte détestable à la risée générale. Fidèle à son habitude, Blenkinsop nous propose un récit d'une drôlerie exceptionnelle, mais qui jette aussi un éclairage particulier sur les badauds et la population subalterne de Port Louis en mal de distraction et se trémoussant au moindre air de musique pour s'évader si peu que ce soit de leur univers de déréluction et d'enfermement.

Crise de fou-rire nègre

C'est Blenkinsop qui a évoqué, d'une peinture saisissante, l'image atroce des Noirs tirant des chariots chargés de balles de sucre, comme le feraient des bêtes de trait. Dans leur souffrance extrême, ils ont d'étranges crises de fou-rire, sur lesquelles Blenkinsop essaie de philosopher ainsi : « Celui qui n'a pas visité cette île ne peut comprendre la portée de ce fou-rire saisissant le nègre ; c'est un paroxysme, mettant entre parenthèses toute force physique. Ces Noirs doivent se tenir l'un contre l'autre, explosant et hurlant de rire. Fréquemment, ils se doivent, dans ces accès de crise, de rouler comme un tas sur le chemin. Deux amis se saisiront ainsi par les épaules et s'accrocheront l'un contre l'autre pour rire. Et cela est spontané et sans aucun rapport avec des plaisanteries... ».

Alors que de telles manifestations de fou-rire laissent les gens du pays insensibles et imperturbables et se contentant de suivre leur chemin, Blenkinsop note que l'effet sur un étranger de passage est comme rehaussé quand un des individus concernés porte un vieux chapeau avec une plume alors que l'on sait qu'il n'a pour tout vêtement que le petit mouchoir bleu sur ses parties intimes.

Il faut savoir gré à Blenkinsop de nous avoir apporté ce témoignage, assez exceptionnel et paradoxal, sur ce comportement nègre bouleversant les notions de comportement courant. Certes, l'esclavage est depuis longtemps une abominable institution du passé. Mais a-t-on assez réfléchi à la signification de ce geste étrange épinglé par Blenkinsop, si réflexion il y a eu ? Y a-t-on réfléchi dans une perspective ethnologique, sociologique, psychiatrique, anthropologique et interculturelle ? S'agirait-il d'une dépense, d'un défoulement devant un excès de souffrance endurée ? S'agirait-il d'un état-limite, auquel la psychiatrie nous a quelque peu familiarisés de nos jours ? S'agirait-il, au fond, d'un banal *body language* s'inscrivant dans un paradigme bien connu ? Et quels sont les rapports de ce fou-rire avec le

comportement carnavalesque qui semble s'esquisser ici avec ce tonitruant chapeau à plumes comme partie du décor ? Et si celui-ci n'était après tout qu'un emblème du désir d'élévation vers un univers céleste plus clément et heureux, une aspiration en quelque sorte vers un bonheur paradisiaque et aérien, loin d'une terre pourrie et maudite et donc un symbole tout à fait pertinent dans le contexte existentiel du Nègre ?

Devant la quasi-nudité des Nègres, d'autres questions se posent : est-ce que les femmes noires étaient aussi quasi-nues que les hommes ? Est-ce que cet état de nature sur le plan vestimentaire et des rapports de dominants à dominés n'entraînait pas de passage à l'acte trop facile, acte indécent, viol, provocation sexuelle ? Avec son humour cynique cachant mal un racisme larvé bien dans l'air du temps, Blenkinsop a ceci à nous dire : « Les dames européennes sont peut-être un peu étonnées au début ; mais vraiment très peu de temps suffit pour rendre la vue de ces corps sans parure un phénomène d'indifférence. La seule couleur est déjà une sorte d'habit ».

Conclusion

Découvrant une littérature hétéroclite, voire même fantomatique, comme trace paradoxale de la présence britannique après près de deux siècles de colonisation, nous nous sommes efforcé de la caractériser, de la structurer, avant de nous intéresser à un de ses volets spécifiques, à savoir, les récits de voyage / séjour à Maurice. Que voit-on en fin de compte ? On voit à l'œuvre des auteurs talentueux et intéressants, qui, héritiers d'une grande littérature dans leur propre pays, se sont cependant refusés à inventer de toute pièce une littérature sans racine et d'une greffe artificielle. En fait, dans ce choix qui les honore, ils se sont surtout montrés fidèles à eux-mêmes, dans le sens qu'ils ont écrit pour un destinataire effectif et singulier, quand ils n'écrivaient point pour un Chef hiérarchique, qui se confondait avec l'Administration centrale et son besoin de rapports pour implémenter des politiques effectives. Le résultat ? On admire la plume alerte et divertissante qui s'attache aux aspects drôles et cocasses de la vie mauricienne malgré sa dureté et ses aspects aliénants. Malgré les préjugés d'époque, on est sensible à leur regard anthropologique avant la lettre visant à épuisier le réel mauricien sous toutes ses formes.

*Dev Anil Chiniah est enseignant-chercheur en Littérature à l'Université de
Maurice
adechin52@hotmail.com*